Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: L'allemand [fin]
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-763984

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ALLEMAND

IV

Un petit livre extraordinairement suggestif de Jacques Rivière m'a conduit à réexaminer tout ce que je sais de la psychologie allemande (par les livres et par le contact direct de la vie), pour tâcher d'expliquer le crime de 1914. J'ai ramassé le résultat de ces réflexions en trois articles, très sommaires, que j'aurais pu richement documenter, mais qui ne veulent être que des indications. Ecartant résolument l'illusion d'une race invariable et inéducable, j'ai signalé d'abord le facteur historique: le retard d'un siècle et plus dans l'évolution de la *nation* allemande; les causes géographiques et politiques (intérieures et extérieures) de ce retard; l'unité se réalisant enfin contre Napoléon (grâce à sa tyrannie), c'est-à-dire contre la France et contre la Révolution; la phase de monarchie absolue se heurtant ainsi aux principes démocratiques de l'Europe occidentale et latine, mais coïncidant avec une période de positivisme universel et prolongeant cette période de vingt ou trente ans pour l'Allemagne. — Cela m'a amené à un autre facteur, d'ordre social, moral et psychologique: l'Allemagne spiritualiste et cosmopolite passe à l'orgueil chauvin et au matérialisme; elle met l'esprit au service de la force; pour sa sécurité extérieure, elle dresse une armée parfaite qui donne à l'officier une mission quasi divine; pour l'intérieur, elle dresse une autre armée, de fonctionnaires, dont l'excellence même contribue à diminuer, à supprimer le sens critique, le sens politique des citoyens. En résumé: une machine admirable; mais une machine; et formidable, parce qu'elle enfante nécessairement, avec les canons et les rails, l'orgueil du conquérant et le rêve de domination universelle. Pour produire avec fruit ce qu'elle produit, il faut qu'elle mange. Cette machine mène à la conquête, comme un bateau est fait pour aller sur l'eau.

Tout cela s'enchaîne et s'explique parfaitement. Il n'y a pas encore de quoi s'indigner et jeter l'anathème sur un peuple qui s'est métamorphosé à son insu. *Mais*...! C'est ici que se dresse enfin et soudain la terrible question des *responsabilités*, question que l'humanité ne saurait esquiver sans déchoir, sans renier tout son effort séculaire vers la morale et vers la liberté.

En terminant mon troisième article, je disais: „Nous voyons bien la machine, mais qui en est l'auteur? qui donc a pesé sur le déclic? qui donc a conçu, en plein vingtième siècle, ce rêve monstrueux d'une domination mondiale par la force, d'une capitulation des consciences devant la grosse Bertha? Comment l'officier, le fonctionnaire ont-ils pu jouer ce rôle prépondérant, décisif, indiscuté? C'est la faute des intellectuels". — J'ai bien mesuré la portée de ces derniers mots avant de les écrire et je les maintiens absolument. Dès son apparition en Octobre 1914 le manifeste des 93 m'a rempli d'une stupéfaction et d'une indignation que j'ai exprimées ici même, sans égard pour les amitiés qui allaient sombrer et dont l'une m'était particulièrement chère, une amitié presque filiale... Toutefois je voyais encore dans ce manifeste un entraînement passionnel, une erreur irréparable dans ses effets, mais passagère dans ses causes. Peu à peu instruit par d'autres faits, j'ai vu plus clair, et c'est en rédigeant les trois articles précédents que la logique même m'a contraint à écrire: *C'est la faute des intellectuels.*

Par „intellectuels" j'entends surtout les philosophes, les savants, les professeurs — depuis l'université jusqu'à l'école primaire —, les pédagogues, les publicistes et journalistes, et je mets à part (comme on le verra) les écrivains-poètes et les artistes. — Ce sont ces „intellectuels" qui ont intoxiqué la mentalité allemande.[1])

---

[1]) Qu'on ne cherche pas ici une „bibliographie du sujet"; j'indique simplement les ouvrages que j'ai lus avec profit, même quand mon opinion diffère.

D'abord les ouvrages de Charles Andler (ou publiés sous sa direction), admirables de documentation et d'impartialité: *Les origines du pangermanisme (1800 à 1888).* Conard 1915. — *Le pangermanisme continental sous Guillaume II (de 1888 à 1914).* Conard 1915. — *Le pangermanisme philosophique (1800 à 1914).* Conard 1917. Chacun de ces ouvrages apporte les textes essentiels, avec préface et notices.

Flach: *Essai sur la formation de l'esprit public allemand.* 3e éd. Recueil Sirey. 1916. Mélange surprenant de bonne science et de superficialités qui semblent parfois des plaisanteries.

Duhem: *La science allemande.* Hermann 1915. Le titre promet beaucoup; l'ouvrage parle surtout des mathématiques et des sciences expérimentales. Quelques observations excellentes, mais documentation bien trop insuffisante pour parler de „science allemande"!

Bourdon: *L'énigme allemande.* Plon 1913. Excellent reportage, très instructif.

Moysset: *L'esprit public en Allemagne.* Alcan 1911. Parle surtout des „mécontents", qui ont pourtant marché en 1914.

Il faut encore préciser, par élimination. Quand il est question des philosophes responsables, commençons, de grâce, par écarter non seulement Kant, mais aussi Fichte et Hegel! Andler, beaucoup trop dur pour Fichte, reconnaît pourtant que la réalité est complexe: „Fichte est une des origines du pangermanisme, comme il est une des sources du libéralisme allemand. De même, en France, il y a déjà du bonapartisme dans certaines théories révolutionnaires".[1]) Et Flach va jusqu'à dire: „Voyez avec quelle énergie il juge et condamne par avance l'esprit public actuel de l'Allemagne."[2]) N'oublions jamais que Fichte (1762—1813), Arndt (1769—1860), Hegel (1770—1831), Fr. Schlegel (1772—1829), Goerres (1776—1848), Jahn (1778—1852) et d'autres encore (dont plusieurs avaient salué avec enthousiasme la Révolution française) ont vu leur patrie sous le talon du Conquérant, durement humiliée, et qu'en travaillant à réveiller les énergies nationales ils accomplissaient un devoir, tout simplement. Chacun d'eux l'a fait à sa façon, en exaltant le passé, en magnifiant l'avenir, par l'enthousiasme religieux comme par la culture physique. Qu'ils aient exagéré, que leur amour de la patrie ait tourné à la haine de l'étranger, que leur pensée ait parfois fléchi vers le machiavélisme (comme on le reproche à Hegel), cela n'a rien d'étonnant, et tous les pays ont connu ces „saintes colères" (à commencer par l'Italie de Machiavel, pour ne pas remonter jusqu'à Jeanne d'Arc). Ils agissaient sous l'empire de la passion, d'une passion que tous les patriotes devraient comprendre

---

Guyot: *Les causes et les conséquences de la guerre.* Alcan 1915. Aboutit à des conclusions de „politique utilitaire", que je crois être une erreur des plus néfastes.

Choisy: *Chez nos ennemis à la veille de la guerre.* Plon 1915.

Berger: *La nouvelle Allemagne.* Grasset 1919.

Poncet: *Ce que pense la jeunesse allemande.* Oudin 1913.

Huard: *Evolution de la bourgeoisie allemande.* Alcan 1919.

Boubée: *Parmi les blessés allemands.* Plon 1916.

Lichtenberger: *L'Allemagne moderne.* Flammarion 1907. Information très sûre et complète; jugement équitable et même bienveillant d'un véritable historien; la conclusion optimiste, brutalement démentie par la guerre de 1914, peut redevenir vraie.

[1]) *Le pangermanisme philosophique*, page XXVIII. Note.

[2]) *Essai sur la formation de l'esprit public allemand*, page 147. — Sur Fichte, *Wissen und Leben* a publié en 1916 une étude intéressante (réhabilitation) de E. Schweizer: „Fichtes Reden an die deutsche Nation, ein Spiegel der Gegenwart" (Vol. XVI, p. 681, 755).

et respecter, au lieu de n'en voir que les inévitables excès. Leur doctrine a été faussée par leurs disciples; c'est une autre affaire. Nul ne sait ce que Fichte aurait pensé de l'Allemagne de 1914, et nul n'a le droit de lui en attribuer la paternité.

Quant aux écrivains militaires, comme Bülow (1757—1807), Moltke[1]) (1800—1891) et leurs nombreux disciples, je plaide les circonstances atténuantes. Eh oui! Quand un général ou colonel se mêle de politique, en tant que militaire, il raisonne avec son casque ou son képi; nous le savons même en Suisse, et la France en sait aussi quelque chose; à cette mentalité il n'y a qu'un remède: c'est (en attendant de mettre fin au militarisme) de lui opposer une autre mentalité; l'Allemagne ne l'a pas fait; au contraire, elle a fait du casque un oracle; à qui la faute?

Pour les économistes et hommes d'affaires qui ont voulu (à ne citer qu'un exemple) la ligne Berlin-Bagdad, il y a encore des circonstances atténuantes. Ils représentent, sous une forme très intelligente, le matérialisme pur; „les affaires sont les affaires"; selon ce que ça rapporte, ils seront tour à tour (et sincèrement!) pacifistes et internationalistes, ou conquérants et destructeurs d'usines. A ce qu'on entend dire, ce n'est pas là une spécialité allemande; mais s'ils sont arrivés, en Allemagne, à une situation prépondérante, et si finalement le rail et le sabre se sont associés dans une même „affaire", à qui la faute?

* * *

La conscience humaine date du jour où l'esprit s'est opposé à la force et à la cupidité. Cet esprit, cette âme immortelle a eu, à travers les siècles, ses représentants plus spécialement attitrés; ce furent les sages de l'antiquité, les prêtres de l'Eglise, de nos jours les intellectuels, et de tout temps les poètes et les artistes, tous patients créateurs d'une vie supérieure. Même aux époques les plus sombres, lors des retours périodiques du matérialisme, ils se sont transmis de main en main le flambeau de l'Idée. — Pour ne citer que quelques noms (d'individualités fort diverses), au XIXe siècle, en France, entre les grands Romantiques et Bergson, il y a Taine, Renan, Renouvier, Secrétan, Fouillée, Guyau ... En

[1]) Ici, comme précédemment, je nomme les écrivains dont Andler cite des textes.

Italie à côté de Cavour, il y a Mazzini! Dans l'Allemagne moderne je cherche de ces hommes-là, et ne les trouve point. Sans doute elle a eu encore quelques idéalistes, mais ce furent de modestes solitaires, des voix sans écho, quand ils n'ont pas fini par se renier eux-mêmes.[1])

„C'est le maître d'école prussien qui a vaincu à Sadowa." Ce mot fameux a été un mot fatal pour la pensée européenne en général et tout particulièrement pour la pensée allemande. Il a remplacé la civilisation (Kultur) par la culture (Bildung) en confondant ces deux notions[2]); il a substitué le savoir stérile à l'âme créatrice; il a fait de l'intellectuel un fonctionnaire.[3])

On s'explique que le travail intellectuel ait joui dans l'Allemagne d'hier d'une considération particulière; il avait été la gloire et la consolation du pays à l'époque de l'anarchie politique; il fut une force vive aux jours du relèvement national et un des facteurs de la réussite; la vieille Allemagne s'était appelée, non sans quelque raison, „le peuple des penseurs" (das Volk der Denker); la jeune Allemagne s'imagina continuer cette tradition, alors qu'elle s'en éloignait de plus en plus. — On s'explique encore fort bien que vers 1840, la pensée allemande ait cédé au courant général du positivisme, qu'elle l'ait même systématisé, puisque le système est son faible ou son fort, et puisque le succès matériel semblait légitimer cette orientation nouvelle. Mais tandis que la science allmande s'arrête devant la fatalité, comme devant une volonté divine, nous ne saurions en rester à ces explications; il faut aller plus loin, franchir la limite qui sépare le subi du voulu, passer de la machine aux auteurs de la machine.

Il est un premier fait qui, longtemps avant la guerre, apparaissait avec une évidence croissante: la décadence de la pensée et de la science allemandes. — Je ne suis pas de ceux qui reprochent à la science allemande d'avoir toujours vécu d'imitation,

---

[1]) L'ancien pasteur Traube, au libéralisme duquel toute l'Europe s'intéressa il y a quinze aus, a failli entrer dans le ministère du réactionnaire Kapp!

[2]) En 1909 j'ai essayé ici-même (vol. IV, pages 432—434) de différencier les notions „civilisation" et „culture", „Kultur" et „Bildung", en m'appuyant sur les définitions de six dictionnaires. Le problème serait à reprendre en détail; il est compliqué, intéressant et important.

[3]) C'est le besoin de protester contre la substitution désastreuse du savoir à l'âme qui a provoqué la création de *Wissen und Leben* en 1907.

de démarquage, de simple mise au point pratique. De pareils reproches sont ridicules et odieux; c'est de la mauvaise littérature de guerre; je crois au contraire que la science allemande fut très souvent initiatrice; à la hardiesse des hypothèses elle a su unir le renouvellement des méthodes, le contrôle exact et l'application ingénieuse; je ne vois pas où nous en serions sans elle; dans mon domaine spécial, je sais ce que lui doivent la revue française *Romania* et le *Giornale storico della letteratura italiana;* quels que soient les mérites de ses précurseurs français, c'est bien l'Allemand Diez qui est le créateur de la philologie romane; et après Diez, combien de noms illustres et combien d'ouvrages allemands qui nous furent des révélations! Chicaner sur ces noms, sur ces faits, c'est faire preuve d'une noire ingratitude ou d'une ignorance plus noire encore. — Mais je vois aussi que, depuis trente ans environ, tout cela a changé rapidement; tandis que les études françaises et italiennes progressaient et se renouvelaient d'une façon merveilleuse, en Allemagne la qualité cédait de plus en plus devant la quantité, et je voyais le niveau des revues scientifiques baisser d'année en année. Sans vouloir généraliser, j'ajoute simplement que d'autres spécialistes m'ont confirmé le fait pour leur domaine respectif. A ce fait il doit y avoir une raison, plusieurs raisons peut-être.

Un autre fait significatif va nous mettre sur la voie; c'est l'orgueil de la science allemande. [1]) — Mais la science n'est-elle pas internationale?! Débat toujours ouvert, tranché par l'affirmative dans les grands congrès, par la négative dans la pratique journalière. Le monde scientifique m'apparaît comme une confédération d'individualités assez diverses, qui se fécondent réciproquement. Or la science allemande a prétendu être la seule; un de ses représentants les plus illustres me disait au printemps 1914: „On n'imagine pas quelle muraille de Chine les savants allemands sont en train d'édifier; ils ne daignent plus savoir ce qui se fait ailleurs“ et il me citait une série d'exemples typiques. La diffusion extrême de la science, l'excellence même de l'organisation, les admirables

[1]) Je ne parle pas de la susceptibilité des savants pris individuellement; elle est à peu près la même dans tous les pays; la modestie du savant est une légende qui ne survit que dans les préfaces (...„modeste pierre apportée à l'édifice“); elle s'évanouit devant la critique.

manuels-catéchismes, les instruments de laboratoire, les réussites techniques, tout cela a fait illusion et a fait oublier le facteur vital: la recherche désintéressée. Il est certain aussi que les arts, les lettres et les sciences doivent être protégés par le gouvernement, mais qu'il est une limite aux bienfaits de cette protection; trop d'argent et trop d'honneurs mènent à l'asservissement.[1])

Le machinisme que nous avons constaté dans l'organisation sociale se retrouve dans la science allemande des trente dernières années; elle se limite à décrire minutieusement le „comment" des phénomènes, mais elle écarte le „pourquoi", elle le dédaigne, elle n'y pense même plus. Les découvertes et applications les plus utiles, les plus étonnantes (en physique, en chimie, en médecine) n'ont pas à nous illusionner sur le sort des sciences de l'esprit, qui demeurent la base de toute vie supérieure, qui conditionnent les progrès de la conscience, qui sont la noblesse de l'humanité et sa divine angoisse. Que m'importe l'édition d'un vieux texte, avec son appareil critique le plus parfait, s'il n'apporte que de la cendre, sans aucune étincelle? La philosophie, la pédagogie, la psychologie, l'esthétique, quand elles s'inspirent d'une méthode positiviste qui est leur négation même, aboutissent à une logomachie qui dépasse la pire scholastique. Quand on parle de l'âme comme on parlerait d'un minéral, quand on ne *sent* pas que le déterminisme universel est rompu chaque jour pas le miracle de la création humaine, on aboutit au fatalisme, au culte de la force, et la vieille morale qu'on pratique encore, par habitude ou par crainte du gendarme, n'est plus qu'un arbre aux racines pourries que le tourbillon de la guerre jettera bas au premier jour; on a étouffé en soi-même la vie spirituelle, le sens de la liberté et de ses responsabilités. Tel grand savant, aux moeurs pures et douces, s'imaginait de bonne foi être un homme supérieur, et n'était plus déjà

---

[1]) Le système des Kollegiengelder (finances d'inscriptions de cours, versées aux professeurs en tout ou partie) et des hautes finances d'examens est immoral. Je sais telle Université d'Allemagne où un nouveau professeur se montrant sévère aux examens, ses collègues craignirent de voir diminuer le nombre des candidats et lui firent savoir que leur budget annuel était basé sur un chiffre x d'examens. J'ai observé aussi l'effet des décorations; elles valent aux Universités des donateurs „généreux"; mais elles paralysent peu à peu l'indépendance des professeurs; elles créent des classes dans ce qui devrait être une république, et ces classes sont l'échelle de l'arrivisme.

qu'un rouage de cette machine dévorante, l'Etat-puissance, que son intelligence avait aidé à construire tandis que sa conscience aurait dû la combattre sans merci.

Que son intelligence avait aidé à construire. En effet, les positivistes allemands ne se sont pas contentés, comme leurs collègues d'autres pays, de ramener le Bien et le Mal à des formules chimiques; leur sagesse s'est mise au service de l'Etat, du pouvoir absolu, tout comme le cartésianisme au XVIIe siècle. Des faits innombrables qu'on pourrait invoquer ici, je ne veux retenir que l'exemple de quelques historiens.[1]) — S'il est un domaine où la science exacte puisse se documenter sur la vie de l'esprit, sur l'évolution créatrice, ce domaine est celui de l'histoire, ... à condition que la fixation des dates et des menus faits ne soit pas un but, mais qu'elle fournisse simplement la trame solide sur laquelle se dessine l'ascension humaine vers la conscience et vers la liberté. Je sais que la „philosophie de l'histoire" touche à la poésie, mais je révère la poésie, cette infatigable créatrice, et ceux qui en sourient ne comprennent rien à l'histoire. — Que les militaires, les politiciens, les diplomates fassent servir des fragments d'histoire à leurs buts intéressés, c'est dans leur mentalité, dans leur métier; qu'un patriote (savant ou non) trouve dans l'histoire une raison d'espérer, d'agir et de *col*laborer, c'est fort bien; mais qu'un penseur essaie de violenter ce passé séculaire et cet avenir illimité de l'humanité sur le lit de Procuste du nationalisme et de l'absolutisme, cela constitue un crime contre l'esprit. Et c'est pourtant ce qu'ont fait les historiens allemands du XIXe siècle. Même chez Karl Lamprecht, une vision grandiose, qui me semble juste à ses origines, se fausse en cours de route, recule devant le problème spiritualiste et se dégrade enfin jusqu'au pangermanisme. Qui pourra mesurer l'influence d'un Sybel, d'un Treitschke? de leurs collègues en théologie, en philosophie, en droit public? de leurs nombreux disciples de deuxième et troisième ordre, qui poussent l'erreur jusqu'à la caricature? Cette influence qui va de l'Université à l'école primaire, qu'on retrouve chez tant de juristes,

---

[1]) Voir le livre si solide de Guilland: *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Alcan 1899, et ses études récentes: „Karl Lamprecht" dans la *Revue historique* (tome CXXI, 1916) et „Les théories historiques et politiques de Treitschke" dans la *Revue politique internationale* (vol. XI et XII, 1919).

chez tant de pasteurs, elle menaçait la Suisse allemande comme une grippe intellectuelle; c'est dire ce qu'elle fut en Allemagne.

Ces historiens de tout genre ont inventé la théorie des races, pour aboutir à la race prédestinée; ils ont exalté les triomphes de la force, la pression fatale des facteurs économiques, la nécessité d'une discipline imposée par le dressage (Drill) et non point librement consentie; car ils ont enseigné aussi que la race allemande n'est point faite pour la démocratie, et que du reste la démocratie n'est qu'un acheminement à l'anarchie; c'est prouvé! Ils ont inventé des méthodes sévères et ingénieuses pour chaque spécialité; mais ces méthodes, purement techniques et limitées à cette spécialité, desservent l'esprit au lieu de le développer; et tel psychologue, habile à déchiffrer les graphiques de ses machines, n'est qu'un enfant têtu devant *la vie* d'une individualité. Cette atrophie du sens critique s'est révélée en août 1914. Dans telle université allemande que je pourrais nommer, plusieurs juristes ont déclaré devant l'invasion de la Belgique: „C'est une énormité!" Deux jours après, ils étaient tous convertis sauf un. Plus d'un signataire du manifeste des 93 invoque comme excuse la documentation insuffisante; il est vrai que le bourrage de crânes a été pratiqué avec une méthode supérieure; mais enfin la *Neue Zürcher Zeitung* a toujours passé la frontière, apportant quelques éléments de discussion; on aurait pu la lire, comme on lisait, à Paris, le *Journal de Genève*, pour connaître les communiqués Wolff. D'ailleurs, à Zurich le 3 octobre 1914, un savant zurichois, qui ne disposait encore que de rares documents, arrivait déjà à conclure avec une sagacité admirable: „Le Livre Blanc allemand est un tissu de mensonges".[1]) Non, les documents d'alors auraient suffi; mais on était déjà prêts à supporter et à légitimer l'énormité elle-même.

Il faut faire une place à part aux écrivains-poètes, aux artistes. Le véritable artiste est, de par sa nature, un indépendant qui se méfie des prix de Rome et de leurs suites. Il a tenu bon, en Allemagne, plus longtemps que le professeur. Je me rappelle une re-

---

[1]) Je n'oublierai jamais cette soirée du 3 octobre 1914, et cette lumineuse leçon de critique historique, faite devant cinq ou six amis. Le savant dont je parle est nourri de science allemande, entouré d'influences allemandes. Comment a-t-il sauvegardé son sens critique? Par la force du caractère, et par sa conviction démocratique.

présentation de *Heimat* (Sudermann), à Berlin en 1893, où les galeries applaudissaient à certains passages subversifs; je me rappelle le Hauptmann des *Tisserands*; d'autres encore. Combien de peintres exaltaient les révélations de l'art français! — Dans une autre note, feuilletez le *Simplicissimus* ... d'avant guerre! — Il y avait là tout un monde vivant, sympathique, sincère, non officiel, non domestiqué, qui a fini par subir la contagion. Sudermann et Hauptmann sont parmi les 93; Richard Dehmel lui-même, qui déclarait ne pouvoir en aucun cas marcher contre la France, désirait une „confédération européenne sous l'égide de l'esprit allemand" (Der europäische Staatenbund unter der Obhut des deutschen Geistes). — Malgré ces défections, c'est bien le groupe des artistes, des écrivains libres qui a le mieux résisté au bourrage de crânes, des deux côtés de la tranchée, et c'est lui encore qui jettera les premiers ponts.[1])

* * *

Ces brèves indications suffisent à montrer d'où est venue l'intoxication de la mentalité allemande. Elle a été pratiquée systématiquement par ceux qui avaient la mission (dont ils étaient très fiers) de diriger les intelligences. Au lieu de lutter contre le militarisme, le fonctionnarisme et l'absolutisme, ils les ont au contraire légitimés et consacrés; ils en ont fait un tout. La toute-puissance de la machine est leur œuvre.

Ont-ils quelque excuse à invoquer? — Par exemple l'attitude des intellectuels français au XVIIe siècle, dont je parlais dans mon deuxième article? Non. La France de Louis XIV marchait en tête d'une évolution, sans aucun exemple qui pût l'avertir de certains dangers; car l'Italie, initiatrice de la Renaissance française sur tant de points essentiels, l'Italie n'avait point d'exemple à donner en politique, pour les raisons qu'on sait; celui de l'Angleterre, peu net, était mal connu et n'agira qu'au XVIIIe siècle, avec Voltaire et

---

[1]) Je profite de l'occasion pour signaler ici une revue allemande, fondée en octobre 1919: *Vivos voco* (éditeur Seemann, à Leipzig; pour la Suisse, Francke à Berne). Un des rédacteurs est l'écrivain Hermann Hesse. Un des buts principaux de la revue est une éducation nouvelle de la jeunesse allemande. — Du côté français, outre le groupe „Clarté", on me signale dans la revue *Renaissance* une enquête de Lamandé sur les prochains rapports franco-allemands; je ne la connais encore que par une brève analyse.

Montesquieu. Si donc l'étape allemande du XIXe siècle rappelle de près, forcément, l'étape française du XVIIe, les circonstances ambiantes ne sont plus les mêmes; il y a la grande leçon de 1789, celle de 1830, celle de 1848, une quantité de faits, d'idées en marche que l'intellectuel allemand devait connaître et méditer.

Peut-il invoquer la vague générale de positivisme qui déferla sur l'Europe de 1840 à 1885? Pas davantage. J'ai déjà dit qu'en France, en Italie, ailleurs encore, plusieurs grands esprits surent maintenir, même à cette époque, la tradition idéaliste, démocratique, européenne. Sans oublier les Internationales socialiste, scientifique, économique. En outre, dès 1885, il y a en France un mouvement, qui aboutit vers 1900 à une vraie renaissance de l'esprit;[1]) de tout ce passé et de ce souffle nouveau les savants allemands n'ont rien su, rien appris; ils se sont enfermés dans leur orgueil.

Une autre excuse serait fondamentale, qui consisterait à dire: „Tout dans l'univers est déterminé par des forces inexorables. Si tant est que nous nous soyons trompés, et que nous ayons fait le mal, à vos yeux, nous n'avons pu qu'obéir à des lois fatales". A cela je réponds: N'avez-vous pas attribué naguère à vos veilles studieuses, à votre enseignement, à vos découvertes, quelque *mérite?* N'avez-vous pas accepté des décorations et des titres comme une juste *récompense?* N'avez-vous pas célébré les *vertus* germaniques, la loyauté, la générosité, la liberté des consciences? Ne vous êtes-vous pas dits *meilleurs* que les autres? Alors, soyez logiques. Puisque vous revendiquiez des mérites (et vous en avez de très grands), acceptez aussi la lourde responsabilité du mal que votre orgueil a commis. — On ne vous demande pas de prendre le sac et la cendre, ni de vous humilier devant le vainqueur. On vous demande de faire vous-mêmes votre examen de conscience, de manifester votre repentir par des actes en rééduquant le peuple commis à vos soins, ce peuple allemand qui a sa mission en Europe au même rang que d'autres, ni plus ni moins. Je sais d'avance que beaucoup d'entre vous sont incapables desormais

---

[1]) Lire à ce sujet le livre de Baldensperger: *L'avant-guerre dans la littérature française.* Payot 1919. Ouvrage excellent par la documentation, qui est d'un savant, et par le jugement, qui est d'un artiste. Il est consacré à la mémoire de trois cents écrivains tombés au cours de la guerre.

d'une pareille conversion, mais l'exemple de quelques-uns suffira pour ouvrir lentement une ère nouvelle.

* * *

Quant au peuple allemand, je n'essaierai pas d'en tracer ici le portrait psychologique. A mesure que j'ai mieux connu des peuples divers, chez eux, j'ai mieux vu aussi combien nos catégories sont illusoires et combien nos généralisations („le Français", „l'Italien", „l'Allemand") risquent d'être odieuses et ridicules. Des coutumes très diverses, oui; des façons diverses de s'extérioriser, oui; des mœurs diverses, oui, qui relèvent des conditions climatériques et économiques; quant aux „caractères nationaux", voici ce que j'en pense: partout les mêmes passions, les mêmes instincts, mais à des *dosages* différents, et en des *phases* diverses de leur évolution. Quand on me parle de „l'Allemand", je vois bien la caricature des uns et l'idéalisation des autres, mais aucune réalité concrète; je vois déjà un peu mieux le Prussien, le Bavarois, le Wurtembergeois, le Rhénan, ou encore le paysan, l'ouvrier, l'officier et le professeur allemands; de même pour „l'Italien", je vois le Milanais, le Florentin, le Romain...; de même pour „le Français", et surtout pour „le Suisse", parce qu'ici je connais la réalité directe, par une quantité d'expériences. Mais même ces groupes régionaux ou sociaux ne sont encore que des constructions abstraites, plus ou moins arbitraires.

A mesure qu'on se délivre des clichés littéraires et des catégories „scientifiques" on reconnaît mieux qu'il n'y a que deux réalités durables: l'individu et l'humanité. Tous les groupes intermédiaires sont des réalités fluctuantes, dont le caractère et l'importance varient en des phases successives. Ce qui caractérise ces groupes sociaux ou politiques, ce n'est pas tant la psychologie des parcelles individuelles, c'est la volonté collective, laquelle est une combinaison d'un genre particulier beaucoup plus qu'une somme de ses unités. J'ai affirmé il y a dix ans (et je maintiens encore) que cette volonté collective, qui passe d'un groupe restreint à un groupe plus vaste (de la famille à la commune, de la commune à la province, de la province à la nation ...) n'est qu'une marche constante de l'individu à l'humanité, de l'indépen-

dance primitive à la liberté consciente, par un triple effort politique, social et moral.

Cette marche à la lumière, cette „évolution créatrice", a des étapes innombrables, avec des combinaisons toujours nouvelles, car si chaque groupe traverse à son tour telle phase déjà traversée par d'autres, les circonstances ambiantes ne sont pourtant jamais identiques. Dans cette réalisation d'une volonté collective, la mentalité d'un peuple est dirigée par une élite; ce sont les chefs responsables, depuis le plus obscur maître d'école jusqu'au plus grand artiste. Au lieu d'abréger l'étape absolutiste, l'élite allemande a ressuscité les brutalités ancestrales. Elle a péché contre l'esprit. Le peuple allemand a obéi à ces mauvais bergers, parce qu'on l'a dressé à obéir; mais, quelle que soit l'anarchie présente, ce peuple a donné, au cours des siècles, assez de preuves de sa valeur morale, pour qu'on croie à sa rédemption et à son avenir.

Je ne m'arrête donc pas à discuter tous les vices dont on accorde libéralement le monopole à l'Allemagne.[1]) — Certes, il est telle façon germanique de s'extérioriser (on de ne *pas* s'extérioriser) à laquelle je ne m'habituerai jamais et dont je souffre plus que tel journaliste boulevardier, mais n'ai-je pas aussi mes travers et mes manies? „Ama il prossimo tuo col suo difetto" dit l'Italien. Si j'exige qu'on respecte mon individualité, je respecte celle d'autrui. — Chaque nation, chaque groupe humain a sa mission; quand il n'y croit plus, il n'a plus de raison d'être; *mission de collaboration, non de conquête*; voilà toute la limite. Européen convaincu, je sais où j'ai mes racines, non à Lausanne, ni à Zurich, mais dans la Suisse entière; et précisément parce que j'aime mon pays en tant que parcelle active de l'humanité, parce que j'ai foi en sa mission, je comprends aussi, à l'étranger, toute foule acclamant un idéal qui l'entraîne en la dépassant, et je frémis avec elle. — Qu'on ne demande pas à ma conscience de déchirer en lambeaux de couleurs ennemies le tissu précieux qu'elle doit

[1]) Je m'étonne que tel historien sérieux collectionne des textes pour prouver la continuité du mensonge allemand. Ciel! si l'on voulait ramasser tout ce que chaque peuple a dit des autres ... et de lui-même, en ressassant encore quelques lignes de César ou de Tacite, qui donc échapperait à ce réquisitoire? „Point d'argent, point de Suisse" — „boire comme un Suisse", — „faire suisse" — collectionner des textes de cette valeur, c'est d'un enfant qui, sur les grands chemins, ramasse du crottin et ne voit pas la haie fleurie d'aubépines.

à l'effort séculaire de l'humanité européenne. J'ai combattu et répudié le rêve monstrueux d'une Allemagne conquérante, mais si je vivais assez pour voir flotter le drapeau de l'Europe, mon cœur se briserait de bonheur.

„Il y a toute une Allemagne à délivrer" écrivais-je en automne 1914 à un ami français. Et voici pour finir les paroles récentes d'un autre Français: „J'incline donc à admettre que le peuple allemand soit moins coupable qu'on ne le pense généralement, parce qu'il a été odieusement trompé et parce qu'il montre de la sincérité dans son erreur ... La nouvelle Allemagne finira peut-être par comprendre, malgré tout, que le soldat de l'Yser et de la Marne, de Verdun et de la Somme, lutta et mourut un peu pour sa libération à elle. Alors, mais alors seulement, l'heure aura sonné où les ennemis d'hier pourront se tendre la main par dessus l'immortelle tranchée. Alors les sept millions d'hommes qui reposent dans nos champs de bataille ne seront pas morts en vain. Alors la ligne de feu, de carnages et de dévastations sera devenue la voie triomphale de la Concorde et de la Paix."[1])

ZURICH E. BOVET

□□□

FRÜHLING

Von GERTRUD BÜRGI

Und als ich so, dem Leben abgewendet,
immer die Gipfel suchte ferner Berge,
als ob von dorther eine Hand mir winkte
und eine liebe Stimme „Heimat" sagte,
fing meine Seele wieder an zu blühn.
Ganz leise erst, dass ich es selbst nicht fühlte,
bis dann an einem lauen Maienabend
ein sanfter Wind in ihren Zweigen sang
und ein paar Blüten ihren zarten Schnee
in neu erwachter Hoffnung Garten legten.

□□□

[1]) Berger: *La nouvelle Allemagne,* pages 339 et 343.